

BULLETIN MENSUEL



DE L' A. D. I. K.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - INV. 34-14

ÉTERNELS RETOURS



Une année se termine qui fut une année d'anniversaire : la Marne, 50 ans ; Paris délivré, 20 ans... Dans l'année qui vient nous commémorons celui de la libération des camps, qui reste pour nous le plus émouvant et le plus riche en souvenirs : exaltation devant la liberté recouvrée, angoisse du retour, projets et désillusions, efforts de réadaptation.

Aujourd'hui, nous avons vieilli et nous pouvons essayer de survoler ces 20 années et de faire le bilan. Les pouvoirs publics, il faut le reconnaître, ont pris soin de nous, et les difficultés matérielles sont amoindries grâce à nos pensions. Des décorations sont venues compenser moralement nos séquelles physiques et, tant bien que mal, nous avons réintégré une société qu'au retour nous ne comprenions plus.

Le temps est passé maintenant des justes revendications, et nous n'avons plus à abriter derrière nos sacrifices d'autan notre besoin de tranquillité.

Les problèmes d'aujourd'hui ressemblent à ceux d'hier, mais mieux qu'hier nous les connaissons : la faim décime les populations et nous le savons, la guerre sévit partout dans le monde, et ni la radio ni la télévision ne nous le laissent ignorer, les particularismes, les ostracismes, les racismes, etc., minent notre intégrité, déforment les jugements, suscitent les passions. Mieux que quiconque nous savons où cela peut conduire.

Pour combattre ces résurgences d'un vieux mal, nous aurons encore besoin de répéter inlassablement ce que nous avons dit il y a vingt ans dans la clandestinité : que l'homme, d'où qu'il soit, a le droit d'être lui-même, que la personne morale est sacrée et qu'il n'y a jamais d'excuse aux atrocités noires, blanches ou jaunes.

En ce moment où nous fêtons l'anniversaire millénaire d'une naissance, symbole d'amour, un souffle de tendresse passe sur nous.

Souhaitons qu'il apaise les mauvaises passions et nous rende capables, chacune dans notre sphère, de lutter contre des renaissances maléfiques.

J. SOUCHÈRE.

Noëls de misère et d'espoir

« Si ceux qui nous aiment avaient pu nous voir, me racontait Anne-Marie en évoquant Noël 1943, qu'elle passa dans la prison de Lubeck après 25 mois au secret le plus absolu, ils n'auraient certes pas pu imaginer notre sérénité et presque notre joie : le seul fait d'avoir pu dresser une table dans la cellule et organisé un « petit festin » sur un ordinaire quelque peu amélioré nous semblait une grande richesse, puis nous avons parlé et chanté ensemble, regrettant de ne pouvoir rassurer nos familles. »

C'est parce que nous les avons voulus tels, que ces jours de fête derrière les barreaux ou les barbelés ont eu un caractère si émouvant. Sans doute un grand nombre d'entre nous, tous les ans, même au cœur de réunions familiales et amicales évoquent-elles, pour elles seules, ces heures auxquelles, malgré les circonstances, nous avons toujours essayé de donner un caractère exceptionnel et qui sont un gage de foi, de dignité et d'espérance partagé avec toutes celles qui ne sont plus.

Parmi les témoignages reçus pour le livre en préparation sur Ravensbrück, nous avons retenus quelques récits que

nous vous transmettons avec l'autorisation de leurs auteurs.

Nita (27.000) nous parle de Compiègne à la fin de l'année 1943 :

Noël à Compiègne

« Nous approchons de Noël. Nous voulons célébrer cette fête par quelques réjouissances qui nous rapprocheraient plus encore les unes des autres. Nous décidons de monter un ballet pour le réveillon. Nous choisissons comme thème « Le Danube Bleu ». Le matériel pour les tutus de nos danseuses est vite trouvé : les plus habiles assemblent nos foulards de soie. Une estrade est dressée au fond d'un immense couloir. La place pour évoluer est plus que réduite ; heureusement qu'il y a le mur pour nous retenir. A défaut de chaleur matérielle, il y a de l'ambiance. Les spectatrices ne risquent pas de tomber : il a fallu se tasser au maximum. Le programme se déroule sous l'œil intéressé du Sondern qui n'ose prendre des sanctions. Quand le spectacle est terminé, les camarades croyantes se réunissent pour prier autour d'une petite crèche fabriquée avec les moyens

UN RÊVE

par Micheline Maurel

Dans la nuit de Noël j'ai fait un joli rêve :
Un wagon m'emportait au loin je ne sais où ;
Et j'avais — vision aussi douce que brève —
Un bébé, mon petit, assis sur mes genoux.

C'était un bel enfant de quelques mois à peine
Qui tenait déjà droit et levait vivement
Son petit crâne rond dans un béguin de laine,
Tout de rose habillé par mes soins de maman.

Les rêves, m'a-t-on dit, si j'ai bonne mémoire
Faits la nuit de Noël se réaliseront...
Mais pourquoi dans le mien étais-je en robe noire ?
Pourquoi étions-nous seuls ? Où courrait ce wagon ?

Ce poème et douze autres de Micheline Maurel, écrits à Ravensbrück, ont été réunis en un disque, La Grande Nuit, réalisé sous forme d'album par notre camarade Jany Silvaire. Les textes sont dits par Silvia Montfort, Emmanuelle Riva, Catherine Sellers et Jany Silvaire. Illustrations de J.C. Trambouze. Musique de Joseph Kosma.



40. P. 46/6

du bord. Le jour de Noël, après la soupe de midi, nous nous groupons dans la cour et chantons des chants patriotiques. Bientôt, nous avons l'immense joie d'entendre derrière «les planches» les prisonniers hommes les reprendre en écho. Nous nous sentons réconfortées car jusque-là nous ignorions que des amis étaient si proches de nous... »

Noël à Aix-la-Chapelle

Noël 1943 nous est aussi conté par Renée, mais dans la prison d'Aix-la-Chapelle :

« Le matin de Noël, le général commandant la forteresse passe dans les cellules et désigne une détenue qui devra assister à la messe. Chez nous, c'est moi qui suis choisie et j'en suis absolument indignée : je ne suis pas croyante et la messe de Noël ne me manquerait pas. Odette ma compagne, est croyante, et je pense qu'elle souhaite assister à la messe. J'essaie de m'expliquer, je me démène. Rien à faire. La messe est célébrée dans un énorme couloir de l'aile des hommes. On nous fait arriver par derrière. Les hommes tournent le dos, les derniers arrivants se placent devant et n'ont pas le droit de se retourner pour regarder les autres, pas plus que les autres ne doivent voir ceux qui arrivent. La salle est pleine.

» Je suis installée à côté d'une petite Allemande à l'air poupin et pas méchant, sans doute une droit commun. Elle me souffle très bas, et c'est là tout ce que je saurai d'elle : « Bonjour madame, attention, curé monsieur gestapo. » Je suis prévenue. Alors commence un office qui va durer presque deux heures. Je n'y comprends rien ; je saurai ensuite que c'est un étrange office mêlé de chants religieux, de chants nazis que les détenus chantent en chœur, presque contents. C'est tout de même une détente !

» Puis nous regagnons nos cellules toujours sans nous voir. Dans le corridor, deux arbres de Noël. Au début de l'après-midi, le groupe de Françaises est invité à chanter des cantiques devant un des arbres. C'est pitoyable. Nous ne savons pas chanter en chœur et nous sommes très peu nombreuses, malgré les quelques Belges qui se sont jointes à nous. Mais le soir nous attendait une surprise agréable : notre gardienne, à pas feutrés, arrive devant notre cellule, ouvre la porte et nous dit :

» — A tout l'étage, il y a des étrangères, Belges et Françaises, j'ai ouvert toutes les portes et ne les ferme pas ; au fond du couloir, il y a une grande salle, c'est l'infirmérie. Allez passer votre soirée de Noël ensemble, mais je vous en prie pas de bruit ne me faites pas prendre, ce serait terrible pour moi. »

» C'est une soirée inoubliable... »

Noël à Ravensbrück

Noël 1943 à Ravensbrück conté par Marijo :

« Noël approche, et l'on nous promet des merveilles : une part de miel, des pommes de terre, du chou rouge, de la goulache ; hélas, la veille au soir, nous sommes prévenues qu'une punition nous est infligée : privation de nourriture pour toute la journée et pose après l'appel ; le motif en est que nous avons souillé les alentours du block ; or, la moitié des W.C. étant bouchés, il n'en reste que cinq de disponibles pour 800 femmes, c'est dire qu'il est impossible d'y aller avant l'appel.

» Donc, le jour de Noël nous ne mangeons pas... le matin, nous allons chercher le café vers 3 heures comme d'habitude : les bidons sont lourds. Mais une fois au block, la Blockowa donne l'ordre de les reporter à la cuisine. Il faut repartir dans la neige glacée. Nous restons au lit ensuite tout le matin, l'appel n'a lieu qu'à 1 heure et, après, le block pose jusqu'à 17 heures. Une vieille juive, à côté de moi, tombe de congestion ; elle reste bleue... Devant nous, sur la place un beau petit sapin orné de guirlandes marque Noël. Quelle douce attention ! Les Polonaises du block 15 sont très chics pour nous. Elles nous font passer du chou, des pommes de terre, du pain sitôt que nous arrivons au block. Dans la soirée, on se réunit sur les paillasses par petits groupes ; on chante quelques Noëls, des chants de nos provinces, des marches ; on échange des cadeaux : BB a une chemise pour maman et pour moi qu'elle a volé au Betrieb. Je lui donne un oignon que j'ai « organisé » et à maman une petite croix que Charlie a faite. Nous nous réconfortons les unes les autres : « Imaginez-vous que l'année prochaine nous serons à la maison, en famille, chez nous, libres ! » On ne peut réaliser, mais pourtant nous y serons certainement avec la vitesse avec laquelle les Russes avancent ». Alors on sort la carte, et nous regardons le front russe. Dans le Lagerraum, des

femmes dansent, à moitié déshabillées... »

Mais il y a encore un Noël 1944 à Ravensbrück, Marijo et ses compagnes s'y trouvent encore avec les mêmes espérances, beaucoup mieux fondées. Cette fois, elles ne sont pas punies et vont chanter pour les malades et les enfants.

« Le matin, raconte Jacqueline, nous apportons leur gamelle à nos camarades encore couchées avec une fleur pour chacune, quelque fois un petit cadeau : poème copié et décoré, mouchoir brodé avec du coton de mèche de munition qui ne pouvaient donner que la mesure de notre ingéniosité et bien pauvrement de l'amitié qui nous unissait. Après l'appel, la chorale de Marianne et de Marijo s'efforce, accompagnée de Danièle en père Noël magnifique, d'apporter quelques rêves dans les blocks des plus déshéritées. Le soir, à nouveau nous évoquons les Noëls passés et à venir, nous nous racontons des histoires et nous endormons tristes mais fortes de la solidarité internationale qui s'est manifestée tout au long de la journée, des amitiés plus profondément ressenties. »

Présentation de Miarka.

VIE DES SECTIONS

SECTION DE LA SARTHE

La réunion de notre section s'est tenue le dimanche 25 octobre 1964.

Le rendez-vous avait été fixé à Etival-lès-Le Mans un tout petit village situé en pleine campagne, dans cette campagne si silencieuse aux approches de l'automne.

C'est au restaurant « Le Colibri », dans une pièce très accueillante, que les camarades de la section se sont retrouvées. Nous étions une quinzaine de personnes réunies autour d'une table, petit groupe, où combien sympathique. Le repas abondant et excellent fut très animé, on se serait cru à une vraie fête de famille, les réparties fusaient, légères et joyeuses, les réflexions s'échangeaient dans une ambiance extraordinaire, le contentement et la satisfaction se lisait sur chaque visage. Certaines camarades étaient venues de très loin, Mme Deniau s'était déplacée de Nantes. Mme Floquet était venue de Rouen accompagnée de son mari et de son petit-fils. Comme s'était gentil à elle d'avoir effectué un aussi long parcours pour nous montrer son attachement à notre Section ! Puis venaient les camarades de la Sarthe, Mme Duplessier de Teillé, Mme Botuha et son mari ancien déporté, Marijo Auduc, fille de notre camarade disparue. Des amis anciens résistants s'étaient également joints à nous ; toutes et tous manifestèrent leur satisfaction.

A la fin du repas, Mme Lemore avec sa voix magnifique nous chanta le *Chant des Marais* et le *Chant des partisans*.

Il fut convenu, à la demande de tous, de renouveler cette réunion annuelle, c'est alors que j'ai compris que le lien qui unit les anciennes déportées se fait de plus en plus solide.

Olga NICOUX.

SECTION LOIRET-CENTRE

25 octobre 1964

Nous étions 18 venues de Tours, Vierzon, Orléans, Blois, Saint-Aignan, Montrichard, Vendôme, etc. au rendez-vous, à midi, dans le beau cadre du château de la Herse à Saint-Ay, au bord de la Loire, où l'on nous servit un déjeuner fin aux spécialités particulièrement appréciées.

Des Parisiennes, Zette Davesne, Marguerite Mura et moi-même qui représen-

tait le Bureau de Paris s'étaient jointes au groupe fidèle et dynamique qu'anime Marguerite Flamencourt. C'était la première fois qu'elle réunissait sa section depuis son départ du « Petit Aunay », cette maison hospitalière dont nous gardons toutes un si bon souvenir ! Chacune se connaissait bien, la conversation fut d'emblée générale et vivante.

Marguerite parla des absentes : les Marchand retenus par ailleurs, les malades : Mmes Barbary, Fromentin, Carmignac, Moreau, M.-Th. Billard, Puech, Claudine Perrichon, celles excusées pour raisons familiales : Mmes Peron, Morand, Raymond, ainsi que Marguerite Billard, A.-M. Boumier et Catherine Goetschel.

Et nous nous retrouvions toutes l'après-midi chez Marie de Robien qui avait tenu à nous recevoir chez elle malgré des réparations récentes qui avaient compliqué sa tâche. Accueil simple et chaleureux où chacune se sentait bien chez soi dans cette belle vieille demeure. Marguerite me demanda de parler de notre voyage d'Annecy. Le récit de notre émouvante et sportive visite au plateau des Glières, le magnifique accueil des Savoyards donnèrent à beaucoup le regret de ne pas avoir été des nôtres.

Des projets s'élaborèrent, entre autres celui d'une prochaine réunion en mai, en Sologne. Mais d'ici là, l'Assemblée générale, les dîners de la Section parisienne, seront d'autres occasions de se retrouver.

Puis l'on se quitta, le cœur tout réjoui de cette bonne journée d'amitié.

Paulette CHARPENTIER.

NOTA. — Nouvelle adresse de Marguerite Flamencourt : 71, avenue du Colonel-Morlaix, Beaugency (Loiret), Tél. 89-20-59.

SECTION PARISIENNE

Toutes les camarades de la Section parisienne sont invitées avec leurs familles à la matinée artistique qui sera donnée à la Salle des fêtes du Cercle militaire le dimanche 10 janvier 1965 à 15 heures. A l'issue du spectacle, un souvenir sera remis aux enfants de moins de 12 ans qui se sont fait inscrire soit à l'A.D.I.R., soit chez Mme Billard, 13, rue du Vieux-Colombier, Paris (6^e) - Tél. : LIT. 72-42.

RENCONTRE INTERRÉGIONALE D'ANNECY

Des hommes ont su mourir pour demeurer des hommes.

Pierre EMMANUEL.

Dans le petit matin pluvieux (hélas !), les cars attendent, sur la place du monument aux Morts d'Annecy, nos camarades émergeant les unes après les autres des différents hôtels où elles ont passé la nuit : joie toujours renouvelée de ces retrouvailles. On s'émerveille de voir au rendez-vous les fidèles Alsaciennes et les non moins fidèles Angevines, Marie-Jeanne, qui vient depuis la pointe du Raz découvrir les montagnes, et Nénette, qui a délaissé les plaines du Nord. Et voici pour nous accueillir, les Savoyardes et les Savoisiennes sous la houlette de Charlotte Vaillot et de Marguerite Lecomte, auxquelles se sont jointes cinq camarades venant de Suisse.

En route pour le pèlerinage aux Glières. Bien peu d'entre nous sont déjà montées au plateau, mais il n'est pas une déportée de la Résistance pour qui ce nom n'évoque l'un des plus nobles épisodes des combats du maquis. Nous avons pour guide l'un des héros de ces combats, le commandant Clair, mari d'une de nos camarades, ancien officier d'active, chef du secteur A.S. de Bonneville en 1942 et directement responsable de janvier à mai 1944 du commandement des maquisards en Haute-Savoie, muté alors dans l'Isère, où il a continué la lutte, tandis que sa femme était arrêtée et déportée en représailles, mais revenu dans la région pour diriger l'action qui libéra Fort l'Ecluse.

Tandis que les cars grimpent péniblement la route encore inachevée qui conduit au plateau, la brume s'est déchirée et un peu de soleil vient éclairer un beau paysage d'automne. Gendarmes et journalistes nous attendent au bout de la route et leur aide sera bien accueillie pour franchir les derniers obstacles qui nous séparent encore du « Chalet Pacot » d'où le commandant Clair doit nous retracer l'histoire des Glières. Trente bonnes minutes de marche par un sentier montant et parfois malaisé : telle est la performance de nos « anciennes », y compris notre doyenne Mme Lucas Mac Donald (80 printemps !)

Avec simplicité, mais d'une façon extrêmement vivante et suggestive, le commandant Clair évoque pour nous cette grande bataille de la Résistance dont le général De Gaulle a écrit qu'elle demeure « comme un témoignage splendide, jeté à travers le monde, de la résolution de la France ». Contre 500 jeunes Français à peine armés il fallut une division allemande avec mortiers, canons, mitrailleuses lourdes et bombardement de stukas. Et cet extraordinaire fait d'armes s'est accompli dans une atmosphère de foi, de courage, de pureté encore plus extraordinaire. L'homme qui en fut responsable est l'une des plus hautes figures de la Résistance, le lieutenant Morel, Tom, et nous avons eu l'honneur de retrouver sa femme (qui fut à ses côtés dans la lutte) sur les lieux même de son sacrifice.

C'est en effet à Entremont que Tom fut abattu traîtreusement par un officier français de G.M.G. Nous y avons déposé une gerbe à sa mémoire avant de nous retrouver pour déjeuner avec Mme Tom Morel dans un hôtel tenu par la veuve d'un autre résistant. Auparavant, nous nous étions arrêtées dans le village de Thorens-Glières où la municipalité avait souhaité nous recevoir. Au monument aux Morts, nous sommes reçues par d'anciens résistants et déportés, puis on nous

3 et 4 octobre 1964

conduit à la mairie pour un vin d'honneur. Nous sommes profondément émues par cet accueil si fraternel. Oui, on sent qu'ici « toute la population a participé à la lutte des maquisards et que, pour cette raison, son cœur est très près de nous ».

Après le déjeuner, sous une pluie battante, nous continuons notre pèlerinage. Au cimetière de Morette où sont rassemblées les tombes des combattants des Glières, nous trouvons les représentants de la petite ville de Thônes toute proche. Ce lieu est bouleversant : c'est ici même que furent atrocement torturés les lieutenants Lalande et Bastien, poursuivis et arrêtés par des miliciens et des gendarmes. Un chalet voisin vient d'être aménagé en musée pour le XX^e anniversaire de la Libération, et quelques documents, des photographies et des armes, disent très simplement ce que furent le combat et le sacrifice des 102 morts qui reposent ici.

Le lendemain dimanche, après une messe célébrée à la mémoire de nos camarades disparus, nous nous retrouvons à la Maison du Combattant pour y entendre — après l'appel traditionnel de la cen-

taine de présentes — la conférence du commandant Clair, dont on lira plus loin de larges extraits. Au monument aux Morts d'Annecy, le maire, le préfet et des déportés savoyards nous accueillent. Et c'est de nouveau la chaleureuse ambiance du déjeuner à l'Hôtel du Lyonnais où nous avons presque encore l'impression d'être reçues par Flora et Jean-Marie Saulnier, ce qui est tout dire.

Avant de consacrer le reste de l'après-midi à des promenades en bateau, à pied ou en voiture aux alentours (car le soleil est revenu, et la Haute-Savoie est magnifique), nous remercions et félicitons M. et Mme Vaillot, qui ont si admirablement organisé cette rencontre. Nous leur devons, nous devons au commandant Clair, guide inoubliable, un puissant encouragement. En Haute-Savoie, la Résistance est encore à l'honneur, elle a planté des racines vivaces dans l'âme de chacun. Pour nos camarades atteintes dans leur cœur, c'est retrouver avec un nouvel élan toutes les raisons de leurs sacrifices. Ici, plus qu'ailleurs, on sent que ces sacrifices n'ont pas été vains.

G. ANTHONIOZ.



Le commandant Clair fait revivre l'épopée des Glières (Photo Le Dauphiné Libéré)

Conférence du Commandant Clair

Nous aurions voulu donner « in extenso » la conférence du commandant Clair. Le manque de place nous contraint à en résumer une partie, ce dont nous nous excusons autant auprès du commandant Clair que de nos lecteurs.

Lorsqu'on étudie la Résistance en Haute-Savoie, il est une chose qui surprend dès l'abord : le contraste entre la passivité de ce département au cours des premiers mois qui suivirent l'armistice et la vigueur de ses réactions ultérieures qui l'ont conduit à être le premier département français qui se soit libéré seul. Pour comprendre cette apparente contradiction, il faut connaître le tempérament savoyard.

Tout d'abord, le Savoyard est solide, courageux, mais lent à se décider. Par contre, lorsqu'il s'est ébranlé, il est lent à s'arrêter aussi !

Il aime l'ordre et a le respect inné du Chef. Il lui est fidèle. A l'armistice, cela

a joué à plein en faveur de Pétain qui se présentait en défenseur de l'ordre établi, auréolé de son prestige de l'autre guerre, et qui eut l'adresse de venir à Chambéry et à Annecy affirmer que la Savoie, réclamée à grands cris par Mussolini, était et resterait française.

Le Savoyard enfin aime profondément son pays (la France, bien sûr, mais plus encore peut-être la Savoie) et il a la passion de la liberté.

Or, si extraordinaire que cela puisse paraître, ces sentiments, eux aussi ont contribué à maintenir les Savoyards dans l'attentisme.

La Légion rallia donc dès l'abord la quasi-totalité des combattants. Seulement, ces légionnaires-là avaient malgré tout leur petite idée sur le rôle à jouer par la Légion. C'est ainsi que ceux qui participèrent activement à la constitution des bataillons clandestins étaient parmi les plus ardents légionnaires.

C'est ainsi également que, lorsque les yeux s'ouvrirent, on vit dans certain canton, celui de Thônes pour être plus précis, la Légion passer en bloc à l'A.S.

Puis le commandant Clair évoque le rôle du 27^e Chasseurs dès 1940 avec son indomptable commandant Valette d'Oisia et les différents mouvements de résistance : Libération, Franc-Tireur, Témoignage Chrétien, et les réseaux, et surtout le service des passeurs.

Un peu partout, le long de la frontière, de Chamonix au Rhône, des filières de passage se constituèrent. Il s'agissait, dans le sens France-Suisse, de faire passer des Juifs, des proscrits de tout poil, des agents de renseignements, des volontaires F.F.L.... De Suisse en France, le trafic était également important avec, notamment, les évadés de guerre, les Alsaciens-Lorrains et les agents de renseignements.

Tous les proscrits, tous les évadés qui reurent aide et accueil en Haute-Savoie aidèrent à se cristalliser davantage l'esprit de résistance. Après l'occupation de la zone sud en novembre 1942, l'immense majorité de la population bascule d'un bloc dans la Résistance et en général dans la Résistance active.

Deux faits accélèrent le mouvement :

— Spontanément, encouragés d'ailleurs par l'exemple de leur ancien chef de corps, le commandant d'Oisia qui était déjà un « clandestin », la plupart des cadres, officiers et sous-officiers du 27^e Bataillon de Chasseurs — de quelques autres bataillons ou régiments aussi — passèrent à la Résistance. Sept officiers et neuf sous-officiers du Bataillon tombèrent dans les rangs de l'Armée secrète, plusieurs furent déportés.

— Le S.T.O. provoqua l'afflux sur la Haute-Savoie de milliers de jeunes réfractaires. Dès la fin de 1942, sous l'énergique impulsion de Valette d'Oisia, devenu « Monsieur Faure », l'Armée secrète se constitue. Le département est divisé en 9 secteurs dont la superficie va d'un canton à un arrondissement. Il fallait aller vite car, un peu partout, se constituaient des « maquis » qui, si on ne les prenait pas en main, risquaient ou bien de se faire rasler par l'occupant ou bien de se muer en bandes de pillards.

C'est ainsi que, prenant le secteur de Bonneville, je me suis, d'un seul coup, trouvé à la tête d'une douzaine de camps groupant de 15 à 120 jeunes sans armes, sans chefs valables le plus souvent et ne pouvant compter, pour vivre, que sur la bonne volonté des paysans du coin.

On était au cœur de l'hiver, les cadres étaient en nombre insuffisant, les armes encore plus, car plusieurs des dépôts constitués par le 27^e B.C.A. avaient été rafles par la police, les chaussures enfin faisaient cruellement défaut dans la neige, épaisse cet hiver-là.

La tâche la plus urgente était simultanément, d'encadrer et d'équiper valablement les camps du maquis et d'organiser les gens du pays décidés à faire activement œuvre de résistants.

Le deuxième objectif fut le plus facile à atteindre : il s'agissait d'hommes dont la plupart avaient fait l'une ou l'autre guerre ; parmi eux se trouvaient beaucoup de cadres valables, et les grouper en sections (trentaines) et en compagnies (centaines) fut relativement aisés. L'armement n'était pas brillant, mais, enfin, en attendant, les fusils de chasse et les vieux mausers pouvaient faire l'affaire.

Pour les maquis, la tâche était infiniment plus ardue et plus complexe. Trouver des cadres valables n'était pas chose facile parmi tous ces gosses qui ne connaissaient pas grand chose de la vie

et ne savaient pas par quel bout il convenait de prendre un fusil.

Vaille que vaille, on y arriva en utilisant au maximum les cadres provenant de l'Armée et ceux qu'on avait parfois, assez souvent même, la chance de voir se révéler parmi les maquisards eux-mêmes ; ce fut le cas de mon cher ami Henri Plantaz, ouvrier à l'usine du Giffre, brigadier d'artillerie cassé par ailleurs, qui se révéla un splendide chef de maquis, énergique et sûr.

Mais en supposant même résolu le problème de l'encadrement — et il ne le fut jamais tout-à-fait — les maquis posaient une quantité d'autres questions.

Le ravitaillement d'abord. Grâce à l'aide de la population, ce fut assez facile, et bien rarement, à cette époque, nos hommes manquèrent du nécessaire.

L'armement ensuite. Là, c'était insurable pour le moment car nous disposions, selon les secteurs, d'à peu près une arme pour 30 à 50 maquisards. Les camps restèrent donc, pour la plupart, désarmés jusqu'à l'été 1943.

L'habillement enfin, les chaussures surtout. Un coup tenté sur les magasins généraux des Chantiers de Jeunesse à Chambéry fut éventé et nous frisâmes de près une catastrophe.

Il fallut recourir aux expédients. Un wagon de chaussures expédié d'une fabrique d'Annecy arriva, par un astucieux jeu d'étiquettes, en gare de Seyssel, d'où il revint à Annecy où, sur une calme voie de garage, il fut délesté de son contenu avant de reprendre, dûment plombé, la direction du Grand Reich.

Un peu partout, dans les vallées et sur les pentes, étaient implantés des camps plus ou moins importants de « Jeunesse et Montagne ». Périodiquement, un maquis voisin faisait une visite de politesse à un de ces camps. Nos hommes en repartaient munis de chauds blousons et de splendides godasses.

On atteignit ainsi l'été. Ce ne fut d'ailleurs pas sans histoires car la police, la gendarmerie et surtout, les « Alpinis » s'occupaient de détecter et de détruire les camps en formation.

C'est ainsi que furent partiellement ou totalement détruits le camp de Lindion, dans le secteur d'Annecy, le camp des Confins, dans le secteur de Thônes, le camp de la Montagne des Princes, du secteur de Rumilly, les camps de Platée et de Montfort, du secteur de Bonneville et plusieurs petits camps F.T.P. du Chablais. Chaque fois ou presque, il y eut des morts, et les maquisards pris furent déportés en Italie.

Cependant les hommes s'aguerrissaient et quelques maquis commençaient à faire parler d'eux. Des parachutages d'armes eurent lieu, et le départ précipité des Italiens permit d'en récupérer d'autres. Mais l'action des francs-tireurs et de l'Armée secrète n'aurait pu être efficace sans tout ce qui, dans l'ombre, soutenait la Résistance armée.

On peut dire qu'en Haute-Savoie 90 % des habitants sympathisaient avec la Résistance. Bien rare étaient le paysan qui refusait au maquisard un toit, une écuillée de soupe ou un renseignement, l'industriel ou le scieur qui n'embauchait pas le réfractaire sans trop regarder à la régularité de ses papiers, le maire qui ne délivrait pas la carte d'identité ou d'alimentation qu'on lui demandait...

Rien ne semble mieux situer l'ambiance, que ce qui s'est passé dans le canton de Saint-Gervais où quatre hommes formèrent une équipe homogène pour démarquer la Résistance : le curé de Chedde, le vétérinaire du Fayet

qui était franc-maçon, un ouvrier de l'usine Péchiney, communiste militant, et un cheminot du Fayet, adjoint socialiste au maire de Saint-Gervais. Avec un tel échantillonnage, si l'ensemble de la population n'avait pas vu la Résistance d'un bon œil, c'eût été à désespérer !

Il y avait ensuite les différents services N.A.P. (Noyautage des administrations publiques). Deux d'entre eux, en particulier, rendirent à la Résistance des services éminents :

— Le N.A.P.-P.T.T. par qui nous étions informés de nombreuses communications téléphoniques et autres intéressant la Gestapo ou la police.

Lorsqu'une ligne téléphonique à longue distance était à couper, c'est curieux comme les « terroristes » savaient trouver le point précis où ce sabotage serait le plus efficace et le plus ardu à réparer.

— La Résistance-Fer était aussi un service de première importance pour nous. Combien de wagons chargés de bonnes choses, vivres, chaussures et même de pièces d'armement, ont quitté dûment plombés une gare, pour arriver à destination toujours plombés mais vides.

Rares ont été les plaques tournantes, les voies ou les aiguillages détruits, les locomotives déraillées ou sabotées sans que les infâmes auteurs de ces attentats n'aient, avant de perpétrer leur crime, écouté les conseils éclairés donnés par le chef de gare ou le mécanicien intéressé.

Après la relève des Italiens par les Allemands, commence une période sombre pour l'A.S. Après plusieurs arrestations et du flottement dans le commandement, c'est Romans-Petit qui est chargé de réorganiser l'A.S. de Haute-Savoie.

Vieux routier du maquis à la poigne énergique, il a tôt fait de remettre de l'ordre dans la maison. Les chefs de secteurs disparus sont remplacés, les unités sédentaires réorganisées, les maquis repris en main.

Romans est puissamment aidé dans sa tâche par le délégué de l'Etat-Major interallié, Cantinier, qui obtient rapidement quelques petits parachutages qui permettent de renforcer un peu notre armement encore faible et disparate.

Tom Morel, un lieutenant du 27^e Chasseurs, a été nommé inspecteur des maquis. Sous son énergique impulsion, ils reprennent du poil de la bête et font quelques coups de main heureux : un dépôt de chaussures et d'équipement enlevé du château d'Annecy, un convoi de ravitaillement allemand attaqué et pris, un dépôt d'essence allemand détruit.

Les sabotages d'usines (roulements à billes à Annecy, aluminium à Chedde, aciers spéciaux au Giffre) de voies ferrées et de locomotives s'intensifient.

Toutes ces petites actions exaspèrent l'ennemi qui réagit brutallement par des arrestations et des exécutions d'otages.

Le 17 décembre, le camp F.T.P. « Mont-Blanc » est attaqué à Bernex par un fort contingent allemand. Cinq hommes sont tués en combat, cinq autres sont faits prisonniers. Ils seront martyrisés pendant deux heures devant la population et les enfants des écoles rassemblés, avant d'être abattus.

Le 24 décembre, des jeunes gens des environs de Boëge, maquisards ou non, organisent un bal au château d'Habère-Lullin. Peu après minuit, un détachement allemand, monté d'Annemasse, encercle le bâtiment. Vingt-quatre jeunes gens sont abattus sur place. Ils brûleront dans le château, auquel les SS mettent le feu.

(Suite en page 6)

Rencontre Franco-Allemande de Jeunes

Vitrines de Noël et règne de l'enfant-roi, martinet meurtrier et drame de l'enfant-martyr, programmes scolaires et réformes angoissantes, problèmes et sollicitude de parents obsédés..., tout démontre actuellement l'importance croissante que nous donnons à la jeunesse. Si nous devions, en 1940, la libérer de tout asservissement, au prix des pires souffrances, il nous incombe aujourd'hui de lui fournir les matériaux pour construire l'avenir qu'elle incarne. C'est dans cet esprit que les peuples de bonne volonté forment leurs enfants et favorisent l'apaisement des haines et l'élosion des amitiés.

Le n° 7 (septembre 1964) d'*Europe unie* (organe des résistants européens) en témoigne : il est entièrement consacré à l'enseignement et aux richesses d'une rencontre entre trente-neuf jeunes Allemands et trente-neuf jeunes Français, dans le Vercors, du 1^{er} au 8 septembre 1964. Pourquoi le Vercors ? C'était une gageure, semble-t-il, que d'avoir choisi cette terre de la souffrance et du massacre. Que pouvait donner ce pèlerinage à Vassieux, à la Chapelle-en-Vercors, à l'inoubliable grotte de la Luire ? Comment des familles martyrisées pouvaient-elles accueillir ces jeunes Allemands ? Les appréhensions des responsables pouvaient se justifier. Or, comme le prouve les articles des participants allemands et français (MM. Darnar, Boutbien, Juge, Enock, Thiriart, Lampe, etc.), sans compter les lettres des étudiants eux-mêmes, cette rencontre fut véritablement constructive. L'accent avait été mis sur tout ce qui peut unir les jeunes et cimenter dans l'esprit de la Résistance une nécessaire réconciliation.

Tous ces étudiants, allemands et français, étaient fils et filles de victimes du nazisme. Peut-être, à cette occasion, certains jeunes Français ont-ils appris que, depuis 1933, bien des Allemands s'étaient opposés à la dictature hitlérienne au

mépris des souffrances et de la mort. De leur côté, les jeunes Allemands, se recueillant sur les hauts lieux de la Résistance, ont sans doute mieux pris conscience des tortures que les Français avaient subies. Il était bon de méditer ensemble sur le sens de ces épreuves, sur la leçon à en tirer, sur cette notion de fraternité humaine, d'autant plus chère qu'elle avait été si affreusement reniéée. Le combat identique des familles était un lien, le martyre devenait un bien commun.

Fermement résolus à rompre le cycle infernal, ces jeunes ont mis en commun une même espérance. Non, certes, qu'il soit question d'abolir le passé, mais il

s'agit de pratiquer le culte des héros dans un esprit nouveau, en allant dans le sens constructif de leur sacrifice. Comme l'a dit le préfet de l'Isère en accueillant les jeunes : « Vivre sur son passé est aller à la mort, mais vivre sans son passé est tout aussi néfaste ».

Le seul moyen de construire une Europe unie n'est-il pas de rechercher conscientieusement une solidarité de pensée et d'action, une communion de souvenir et d'espérance ?

Rainer von Harnack, jeune Allemand, étudiant en médecine, semble l'avoir bien compris, qui écrivait au retour du pèlerinage à la grotte de la Luire :

« C'est justement parce que j'étudie la médecine que cet hôpital souterrain, d'un silence de mort et d'une humidité lourde, m'a particulièrement impressionné. Peut-être cette grotte est-elle précisément le symbole de notre voyage en commun, cette grotte sombre dans laquelle nous sommes descendus ensemble en silence, afin de penser ensemble à nos morts, et, revenus à la lumière du jour, pour prendre sur nous, ensemble et sans grands mots, la responsabilité et l'engagement qu'une telle chose ne devra jamais se reproduire ».



Denise GASTINEL.

CONGRÈS INTERNATIONAL DE LA NEUTRALITÉ DE LA MÉDECINE

Le II^e Congrès international de la neutralité de la médecine s'est tenu les 12, 13, 14 et 15 novembre et fut précédé d'une conférence de presse au ministère des Anciens Combattants.

Un exposé des buts médicaux fut lu par le Pr Piedelièvre au nom du Pr Riquet, et Mme Pradelle donna un aperçu du problème. Il s'agit qu'en cas de conflit, les puissances non belligérantes secourent médicalement les pays belligérants avec lesquels elles auraient signé un accord. Cette aide médicale devrait comprendre l'hospitalisation sur leur territoire des malades et des grands blessés, ainsi que l'hébergement des habitants inutiles militairement : enfants, vieillards, infirmes, le ravitaillement en médicaments et l'envoi de missions médicales importantes.

Pour ce faire, il faudrait, dès à présent, créer une sorte de « pool » de la neutralité médicale : stocks de matériel chirurgical, formation d'équipes reconnues neutres, et cela dans chaque pays adhérent, réunir un groupe de personnalités physiques, neutres par avance et ayant le droit de se rendre chez les belligérants afin d'éviter les exactions criminelles, faire connaître la Croix-Rouge et la convention de Genève afin d'en rendre le mépris plus difficile aux yeux des peuples.

Les puissances protectrices prévues par la convention de Genève sont inopérantes quand le conflit se généralise, et le Comité international de la Croix-Rouge ne suffit plus à les remplacer. La tâche humanitaire doit être assumée par le Comité international de la neutralité de la médecine.

Le père Riquet rappelle qu'en 1960 le pape Jean XXIII, recevant les représentants du Comité, les avait fort encouragés, ce qui ne peut surprendre de celui qui fut surnommé le « pape de la Paix ».

J.R. SOUCHERE.

UN APPEL DE FRANCE AUDOU

Chères Camarades,

Au bloc 13 de Ravensbrück, en février 1944, nous sommes restées cinq mois sans travailler à cause de la scarlatine. Et j'ai pu réaliser une série de croquis, que j'ai réussi à rapporter par miracle à la libération du camp. Je les ai complétés de mémoire dès mon retour et je les ai réunis dans un album de plus de 50 dessins, accompagnés de quelques lignes de texte, après quoi j'ai vainement cherché un éditeur, et vingt années sont écoulées.

Je croyais avoir manqué à mon devoir de peintre-témoin puisque, paraît-il, « le plus petit croquis dit mieux qu'un long discours », mais voilà que soudain la Résistance est remise à l'honneur. On glorifie ses chefs, ses héros et ses victimes. Un grand musée de la Deuxième Guerre mondiale est en préparation, dont une partie a déjà vu le jour aux Invalides. N'est-ce pas le moment d'agir ? J'ai donc rassemblé toute mon énergie, et aussi l'argent nécessaire, et je compte faire publier cet album à mes risques et périls.

Je ne peux encore en dire exactement le prix, peut-être 6 ou 7 francs, moins de 10 francs en tout cas, mais ce qui m'aiderait infiniment, c'est de connaître à l'avance le nombre de nos compagnes de misère qui voudraient s'inscrire dès maintenant. Je précise que je compte, outre le plan de Ravensbrück, faire reproduire mon panneau « La résistance des Françaises à l'occupation nazie » qui doit être placé au musée de Ravensbrück dans la salle réservée à la France.

Pour éviter de surcharger le secrétariat de l'A.D.I.R., j'aimerais que l'on m'écrive directement en donnant très lisiblement les noms et adresses. En attendant, j'adresse à toutes mes amitiés et mes remerciements.

France AUDOU.

11, avenue Junot, Pavillon 7, Paris-18^e

Conférence du Commandant Clair

(Suite et fin de la page 4)

Les autres, ainsi que les jeunes filles, sont emmenés à la Gestapo d'Annemasse. La plupart seront déportés.

De telles atrocités durcissent le sentiment de résistance de la population.

Janvier 1944 sera encore marqué, pour l'A.S., par deux coups très durs :

— le 23 janvier, une voiture transportant trois combattants de l'A.S. tombe dans une embuscade allemande au-dessus de Sainte-Jeoire. Deux sont tués. Le troisième, blessé, se traîne à travers des buissons et parvient à se réfugier au village de Pouilly, chez Jean Carrier. Ce solide Savoyard, menuisier de son état, est l'âme de la Résistance dans la vallée du Giffre. Les Allemands, qui ont suivi la trace du blessé, se présentent chez Carrier. Il défend son seuil à coups de mousqueton. Lennemi parvient à incendier la maison. La situation devient intenable dans les pièces, Carrier monte sur le toit et c'est en continuant à tirer qu'il s'effondrera avec la charpente dans le brasier. Les Allemands, pour venger les sept hommes que leur a tués Jean Carrier, fusillent onze habitants et mettent le feu à tout le village.

— Quelques jours plus tard, près d'Eloise, c'est le légendaire Simon (François Servant) qui tombe dans une embuscade de la garde mobile. Grièvement blessé, il meurt. Il aurait eu 20 ans trois jours plus tard.

Enfin les parachutages tant attendus sont annoncés. On en promet six à la Haute-Savoie pour février.

Mais en même temps Vichy décrète l'état de siège pour tout le département. Des nuées de G.M.R., de Miliciens, et de policiers « anti-terroristes » s'abattent sur tout le pays.

Romans-Petit, qui commandait encore l'A.S. de Haute-Savoie à ce moment se trouva, de ce fait, placé en face de ce problème :

— ou bien le programme de parachutages prévus était maintenu, en ce cas, ne disposant pas d'assez d'hommes armés pour assurer la sécurité de 6 terrains, il courrait le risque de voir une grosse partie des armes tomber aux mains de la milice ;

— ou bien tout ou partie des parachutages était ajourné ; en ce cas le cruel problème de l'armement n'était toujours pas résolu ;

— ou bien tous les « colis » seraient largués sur un unique terrain facile à défendre et assez central pour que l'armement puisse, dans des délais acceptables, être réparti entre tous les secteurs.

Adoptant la troisième solution, Romans fit prévenir Londres de concentrer les 6 parachutages sur le plateau de Glières, excellent terrain, accessible par quelques rares passages faciles à garder et situé presque au centre du département.

Et ce fut Glières.

Lors du pèlerinage que vous avez fait hier, je vous ai parlé de cette lutte sur-humaine de 467 maquisards qui ne céderont que sous les assauts conjugués d'une division allemande et de près de 3.000 miliciens ou G.M.R. : 15 à 16.000 hommes en tout. Je n'y reviendrai pas.

Les pertes allemandes à Glières ont été estimées à 4 ou 500 hommes, chiffre approximatif car les morts de la Wehrmacht passaient immédiatement au crématoire. Les pertes de la Milice et des G.M.R. ont été de 85 tués et 100 blessés environ.

Nous avions à déplorer, de notre côté, 125 tués (dont 8 officiers) et 150 prisonniers dont plusieurs ne revinrent pas de déportation.

En outre, un armement considérable avait été perdu. Cependant, après une période de « récupération » en avril et mai 1944, l'A.S. reprend la lutte.

Auparavant, eut lieu l'affaire de l'usine de roulement à billes d'Annecy :

L'A.S. avait reçu l'ordre de Londres de faire sauter cette usine. C'était chose faisable, mais la Gestapo avait annoncé que si cette usine était sabotée, 100 otages, détenus à l'Ecole Saint-François et dans les autres prisons de la ville, seraient fusillés.

C'était très cher. Je demandai donc à Londres si, par l'aviation, il ne leur serait pas possible d'atteindre le même résultat à moindre prix. La réponse fut « oui », si l'objectif est correctement jalonné. Marché conclu. Il ne nous restait plus qu'à attendre le message de la B.B.C. et... à jaloner. C'était là le hic !

Je ne me souviens plus qui eut l'idée de génie ; toujours est-il que les propriétaires de greniers, dans les maisons jouxtant l'usine, furent prévenus que, lorsqu'ils en recevraient l'ordre, ils aient à placer une lumière allumée sous la lucarne dudit grenier. Il leur était d'ailleurs conseillé d'aller ensuite trouver ailleurs un gîte pour la nuit. C'est ce qui fut fait ; rien ne transpira et, au jour dit, un magnifique anneau lumineux entourait l'usine tandis que les patrouilles qui sillonnaient les rues pouvaient constater que les consignes de la Défense passive étaient parfaitement observées.

Le bombardement eut lieu. L'usine fut littéralement écrasée. Il y eut six morts dont une sentinelle allemande.

A partir du 6 juin, tandis que la Savoie se soulève avec « la libération de la Tarentaise noyée dans des flots de sang et le massacre du Revard », le « Plan vert » est appliqué en Haute-Savoie et c'est enfin le 1^{er} août, la dernière phase des combats de la Libération.

Ce jour-là, en plein jour, une importante escadre de fortresses volantes escortées par des escadrilles de chasse vint déverser des tonnes d'armes sur le col des Saisies, pour la Savoie, et sur le plateau des Glières, pour la Haute-Savoie.

Trente-six fortresses volantes larguèrent leur chargement sur Glières. Le ramassage des containers, leur transport, l'escorte des convois et le verrouillage des voies d'accès nécessita le déplacement de 150 camions et de plus de 2.000 hommes, armés ou non, convergeant sur Glières de tous les points du département.

Les Allemands, médusés, ne réagirent pratiquement pas. A peine, esquissèrent-ils deux tentatives de percée facilement repoussées, à Bonneville et au col de Bluffy. Le lendemain, toutefois, lâchement, l'aviation allemande bombardait la petite ville de Thônes, faisant 13 victimes dans la population civile.

La Résistance était maintenant armée solidement. La lutte ouverte pouvait commencer. Elle ne cesserait plus jusqu'à la totale libération de la Savoie.

Partout les garnisons allemandes et les convois de renforts sont attaqués. Tous les axes routiers vers les départements voisins sont solidement barrés.

Le débarquement du 15 août en Provence donne un nouvel élan à la lutte.

Le 16 août, Chamonix, Le Fayet, Annemasse et Machilly se libèrent après de courts, mais parfois violents combats.

Saint-Julien et toutes les localités frontières se libèrent le même jour. Une dure contre-attaque allemande partie de Fort l'Ecluse, dans l'Ain, n'est stoppée que péniblement et les villages de Chevrier et de Valleiry sont brûlés, 12 personnes sont fusillées. Lennemi est finalement rejeté au-delà du Rhône.

Le 17 août, la garnison allemande d'Evian capitule.

Le 18 août, après des combats très durs et meurtriers, ce sont les garnisons de Cluses et de Thonon qui mettent bas les armes. A Thonon les F.F.I. font 750 prisonniers.

Tous les effectifs disponibles se concentrent alors autour d'Annecy. Des accrochages ont lieu un peu partout. Le 19 août au matin, le commandant allemand de la garnison d'Annecy, forte de 600 hommes de la Wehrmacht et 100 SS, renforcée par 150 miliciens, demande à capituler « s'il peut le faire entre les mains d'un officier de l'armée française qui lui soit au moins égal en grade ». Il y avait de tout dans la Résistance et il ne convenait pas de lésiner. C'est pourquoi le colonel Mayer fut mis en présence du général d'armée Doyen, Grand Croix de la Légion d'Honneur, qui, à Chavoiries, à 3 km d'Annecy, reçut, avec joie, mais sans aucune tendresse, la capitulation sans conditions de la dernière garnison allemande de Haute-Savoie.

Ainsi le 19 août, par leurs seuls moyens, sans autre intervention extérieure que les parachutages de matériel, les Hauts-Savoyards avaient libéré tout leur territoire.

Les premiers éléments alliés qui avaient remonté la route des Alpes devaient arriver à Grenoble trois jours plus tard, le 22 août. A cette date, les bataillons hauts-savoyards avaient libéré les cantons de Gex et de Bellegarde, dans l'Ain, pris le Fort l'Ecluse et se trouvaient engagés dans l'attaque du Fort des Rousses, dans le Jura, où un magnifique chef de maquis F.T.P., Marius Cochet (Franquis), un ancien de Glières, devait trouver la mort.

En Savoie, ils avaient contribué à la libération d'Aix-les-Bains et se trouvaient engagés dans les durs combats qui devaient permettre de couper la vallée de l'Isère à Saint-Pierre d'Albigny, interdisant aux Allemands refoulés de Grenoble et de Chambéry leur seule voie de retraite : la Maurienne et le Mont-Cenis.

Et voilà. Le reste n'a plus rien à voir avec la Résistance : nos Hauts-Savoyards, tout naturellement, ont repris le bâton et la tenue bleue et ont continué à se battre comme de braves gens qu'ils sont.

Le combat des Savoyards fut tout simplement celui d'hommes habitués à l'effort, d'hommes ayant le sens de l'honneur, d'hommes enfin qui, tout naturellement, ont fait leur la devise que Tom Morel avait donné à ses hommes, à Glières : « Vivre libres ou mourir ».

Ma Jeunesse au service du nazisme, par Melita Maschmann

Le soir du 30 janvier 1933, Melita Maschmann assiste à la retraite aux flambeaux qui célèbre la victoire des nazis. Mélita est une adolescente (elle passera son « abitur » quelques mois plus tard). De famille bourgeoise à tendance de droite, elle entend ses parents « échanger leurs opinions sur les événements politiques ». Elle sait qu'ils appartiennent au parti national allemand. Les mots « social » et « national socialisme » prennent dans leur bouche un « son méprisant ».

Mélita est en pleine crise de croissance, elle cherche sa voie. Le 30 janvier 1933 sera une date dans sa vie.

La retraite aux flambeaux passe devant elle, les jeunes gens et les jeunes filles défilent pendant des heures et les porteurs de flambeaux chantent : « Nous voulons mourir pour notre drapeau ». Mélita éprouve le « brûlant désir » d'être de ceux qui engagent leur vie tout entière. Elle veut « se jeter dans cette mer, s'y perdre, être portée par elle ». Elle s'inscrit secrètement dans les B.D.M. (Organisation féminine nazie).

« Lorsque je cherche les raisons profondes qui m'ont poussée à faire partie des jeunes hitlériennes, dit-elle, je trouve également ceci : il fallait sortir des frontières étroites de ma vie d'enfant, pour m'attacher à ce qui était grand et essentiel. Ce désir, je le partageais avec d'innombrables compagnons de mon âge. »

Après la guerre, Mélita Maschmann fait le point. Elle se souvient de son amitié avec une camarade de classe, juive,

émigrée à temps aux Etats-Unis avec sa famille. Elle lui écrit.

Cet artifice de rédaction permet à l'auteur de mêler les évocations de son passé aux réflexions postérieures à son reniement du nazisme — reniement qui ne se produira que douze ans après la défaite allemande.

La plus grande partie du livre raconte les activités de Mélita dans les jeunesse hitlériennes. Elle comporte beaucoup de longueurs et lasse par l'étagage d'une incroyable naïveté. Le côté anecdotique de l'histoire, le style primaire (conséquence peut-être d'une traduction médiocre) font penser au journal de bord d'une quelconque cheftaine scout. « Nous n'avions pas mûri, nous avons simplement vécu », dit-elle.

Pourtant, si le rôle de Mélita est limité, si son activité de journaliste s'exerce surtout auprès des jeunes, si elle fait sa propagande avec foi, sans se poser de questions, elle n'ignore pas ce qui se passe autour d'elle. Elle est témoin de brutalités et de meurtres systématiques qui n'éveillent pas son sens des responsabilités. En novembre 1939, elle arrive à Posen, elle prend le service de presse du Wartheland, elle assiste au départ, au désespoir des déportés polonais, elle constate leur atroce misère. Elle n'ignore pas le sort réservé aux Juifs. Elle écrit lorsqu'elle se trouve devant le ghetto de Kutnær : « cela est atroce, mais la destruction des Juifs est une des choses tristes auxquelles il faut nous résoudre si nous voulons que le Wartherland devienne allemand ».

Cette attitude est dictée par la conception de « l'espace vital allemand » qui a animé aussi bien le pangermanisme de 1914 que le « Drang nach osten d'Hitler : « Puisque les Polonais mettent en œuvre tous les moyens pour éviter de perdre les provinces de l'Est qui sont « l'espace vital » du peuple allemand, c'est qu'ils restent nos ennemis ».

Pour justifier son attitude, Mélita ajoute : « Nous avions appris comment l'Angleterre avait créé l'Empire britannique, comment la France avait entassé colonie sur colonie et nous pensions que l'heure historique de l'Allemagne avait enfin sonné. Le rêve de sa grandeur allait prendre corps à notre époque sous le signe d'Hitler ».

Cette exaltation de la grandeur allemande fait dédaigner à Mélina toutes les souffrances humaines. Seules comptent celles de ses compatriotes aryens. Ayant essayé de retirer de sa maison en flammes un vieillard allemand elle écrit : « Il finit quand même par brûler. Il était trop fatigué et je ne pouvais le porter. Je le poussais, je le tirais, mais c'est parce que je souffrais avec lui. Et je souffrais avec lui parce que à mes yeux il faisait partie de la grande famille de mon peuple. Tandis que les Polonais dont la maison brûlait étaient mes ennemis. Je ne souffrais pas avec eux ».

Les soixante dernières pages du livre racontent le désarroi de Mélita devant l'effondrement de la « grande Allemagne », son arrestation par les troupes américaines, son internement, sa résistance aux tentatives de dénazification des Allemands démocrates.

Libérée, elle sombre dans l'angoisse et dans le désespoir, la folie la menace. Le ton du récit se hausse.

Privée du point d'appui qui lui a permis d'agir, Mélita avance douloureusement dans la recherche d'un nouvel idéal. Comme je l'ai déjà dit, douze ans d'effort lui seront nécessaires pour se libérer du national socialisme. Elle sera aidée par deux « théoriciens de la démocratie » rencontrés pendant sa captivité : Hermann Schafft, théologien évangélique et socialiste croyant qui avait dirigé des mouvements de jeunesse, et une femme dont elle tait le nom, mathématicienne et disciple d'Heidegger.

Peu à peu, la vérité pénètre dans l'âme de Mélita, elle fait son auto-critique, elle reconnaît que « le sacrifice sanglant du peuple allemand après une victoire n'aurait pas provoqué en elle un doute sur le bien-fondé des événements historiques, car alors ce sacrifice n'aurait pas été inutile ».

Elle se tourne, en terminant, vers la génération qui suit la sienne. Il faut bien expliquer ce qu'était le national socialisme à ceux qui ne l'ont pas connu, telle cette jeune fille de dix-sept ans, qui demande à Mélita Maschmann : « mon père était-il un vrai nazi ? » C'est de l'Allemagne éternelle que Mélita parlera en répondant à sa jeune interlocutrice : « Ton père était un homme bon dans le sens où le sont beaucoup d'hommes dans tous les pays. Mais il avait un défaut typiquement allemand : se laissant entraîner par une vision romantique touchant l'avenir de l'Allemagne, il ne se souciait pas de faire son éducation politique. C'est pourquoi Hitler réussit à nous communiquer son fantasme ».

G. FERRIERES.

Contre le néo-nazisme et la prescription des crimes nazis

Vingt-cinq experts de l'Union Internationale de la Résistance et de la Déportation (U.I.R.D.) agissant au nom de plus de 60 associations nationales des pays d'Europe occidentale et d'Israël se sont réunis à Anvers du 17 au 19 novembre dernier. Ils se sont félicité du vote de la loi prorogeant de dix ans la prescription en Belgique pour les collaborateurs des nazis, mais ils s'élèvent avec véhémence contre la prescription des poursuites contre les criminels de guerre nazis, « mesure indigne et de nature à favoriser la résurgence du nazisme ».

Le gouvernement de l'Allemagne fédérale considère que tous les éléments actuellement en sa possession concernant les crimes de guerre nazis ont été judiciairement épuisés. L'U.I.R.D. déclare que ce prétexte ne peut être admis alors que, notamment au cours du procès d'Auschwitz, ont récemment comparu des témoins, les anciens SS May et Thieuemler, à l'égard desquels aucune poursuite n'a été engagée bien qu'ils fussent des chefs importants de la SS et de la Gestapo et que des criminels tels que Lammerding, bourreau d'Oradour-sur-Glane, et Hempen, bourreau de Metz-Queuleu, condamnés à mort par contumace par des tribunaux français ont droit de cité en Allemagne fédérale.

L'U.I.R.D. ne peut pas tolérer que les crimes nazis restent impunis. Elle met en garde l'opinion publique allemande contre le danger que cette mesure représente.

La décision du gouvernement allemand est d'autant plus grave qu'elle est sus-

ceptible d'une part, d'entraîner une mesure semblable en Autriche, d'autre part, de permettre la révélation, après mai 1965, de scandales retentissants qui causeront au peuple allemand lui-même un tort irréparable sur le plan de son redressement international.

L'U.I.R.D., au nom des 60 associations nationales de la Résistance et de la Déportation qui la composent, insiste fermement et solennellement auprès du Gouvernement de l'Allemagne fédérale pour qu'il prenne la présente mise en garde en considération et réforme d'urgence sa position à l'égard de la prescription des crimes nazis contre l'humanité.

L'A.D.I.R. était présente

— à la conférence de presse précédant le II^e Congrès de la neutralité de la médecine ;

— à la projection en privé des émissions de télévision « Trente ans d'histoire » sur la première guerre mondiale ;

— à la messe à Saint-Roch le 2 novembre ;

— aux cérémonies du 11 novembre ;

— à la réunion, au ministère des Anciens Combattants, pour préparer avec les autres associations d'anciens déportés, le programme des cérémonies anniversaires de la libération des camps, en 1965 ;

— à l'anniversaire de la libération de Strasbourg.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 13 Mars 1965 après-midi

AU MUSÉE SOCIAL, 5, RUE LAS CASES — PARIS - 7 (Métro : Solférino)

Samedi 13 mars 1965 :

A 15 heures : Assemblée générale, Musée Social (salle Paul-Delambre), 5, rue Las-Cases, Paris-7^e. (Métro : Solférino).

A 18 h. 30 : Cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h. 15, angle Champs-Elysées - Avenue de Friedland. L'association des « Résistants de 1940 » se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

A 20 heures : Diner à l'association « Rhin et Danube », 33, rue Paul-Valéry, Paris-16^e. Prix du repas : 18 francs environ. Il est indispensable de s'inscrire avant le 1^{er} mars et de régler en même temps le prix du repas, soit à l'A.D.I.R., soit auprès des déléguées.

ÉLECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du conseil d'administration. Les membres sortants sont cette année : Mmes Boumier, Come, Oddon, Payen, de Renty, Tillion.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter

avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1965.

Nous leur rappelons qu'en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations et le pouvoir pour le vote seront envoyés sous pli séparé, dès le début de l'année 1965.

N.B. — Les camarades ayant réglé leur cotisation avant réception de notre mandat sont priées de nous excuser de cet envoi et de le considérer comme nul.

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

PENSIONNÉS POUR ARTHROSE

Les invalides titulaires d'une pension militaire d'invalidité pour « arthrose » pourront désormais être traités, au titre de l'article 115, dans le Service de rééducation fonctionnelle de l'Institution nationale des Invalides, où une piscine chaude va être mise en service fin décembre 1964.

Pour toute admission, une demande doit être adressée au Médecin-chef de l'Institution nationale des Invalides, 6, boulevard des Invalides, Paris-7^e, avec un feuillet du carnet de soins gratuits et un certificat médical précisant l'utilité d'un traitement de rééducation.

Les malades ou blessés habitant la province pourront être hospitalisés, dans la mesure des places disponibles.

CURES THERMALES

Les demandes d'admission doivent être adressées :

— Avant le 15 février pour Vichy ;

— Avant le 25 janvier pour les stations ouvertes une partie de l'année seulement, à toute époque, mais trois mois avant le début de la saison demandée pour Amélie-les-Bains et Dax (stations ouvertes toute l'année).

Les conditions d'admission sont différentes selon la catégorie :

Déportés ou internés résistants : demande à adresser à M. le Général commandant la subdivision militaire (pour la Seine : quartier Dupleix, Paris-15^e ; pour la Seine-et-Oise : caserne des Grandes-Ecuries à Versailles).

Les déportés et internés résistants ont droit, lorsque la cure est accordée, à l'hospitalisation gratuite (logement, nourriture, soins) ainsi qu'au remboursement des frais de voyage en chemin de fer (seconde classe). Le remboursement des frais de chemin de fer s'opère au retour. La demande doit être adressée dans le mois qui suit la fin de la cure, à l'Intendance militaire.

Déportés ou internés politiques : demande à adresser au Service des soins gratuits de la Direction interdépartementale des Anciens Combattants concernés.

Les déportés et internés politiques n'ont pas droit au remboursement des frais d'hébergement ou d'hospitalisation. Toutefois, ils peuvent demander un secours au Service départemental de l'Office des Anciens Combattants. Dans certains cas, les déportés et internés politiques peuvent obtenir une allocation supplémentaire au titre des « soins gratuits ». L'octroi de cette allocation supplémentaire est subordonnée aux ressources du demandeur. C'est le service des « soins gratuits » qui donne son avis.

Dispositions communes : à la demande doivent être joints les renseignements et pièces suivants :

- état civil (nom, âge, adresse) ;
- station thermale préconisée par le médecin ;
- certificat médical circonstancié ;
- copie conforme du certificat modèle 15, ou de la décision ministérielle, ou du brevet de pension ;
- un feuillet du carnet de soins gratuits ;
- pour les D.I.R., éventuellement, copie de la notification d'homologation de grade.

Liste des stations thermales : Bagnols-de-l'Orne ; Barèges ; Bourbon-l'Archambault ; Capvern ; Bourbonne-les-Bains ; Chatel-Guyon ; Lamalou-les-Bains ; Plombières ; Le Mont-Dore ; Royat ; Salies-de-Béarn ; Vichy ; Dax ; Amélie-les-Bains.

Cercle de l'A.D.I.R.

C'est le dimanche 24 janvier que l'A.D.I.R. tirera la Galette des Rois. Toutes les adhérentes sont cordialement invitées à cette fête traditionnelle et sont priées de s'inscrire à l'A.D.I.R.

AVIS

Anne-Marie Bauer remercie vivement toutes les camarades qui ont bien voulu lui fournir une documentation pour son chapitre sur « Le Retour et l'Adaptation ». Elle informe celles qui auraient encore l'intention de le faire que c'est inutile maintenant, le chapitre étant en cours de rédaction.

CARNET FAMILIAL

MARIAGES

Dominique Hardy, petite-fille de notre Présidente fondatrice, Mme Delmas, a épousé Paul-Mathieu Chabrières. Paris, le 11 septembre 1964.

Alain Gorge, fils de notre camarade, Mme Gorge, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département de la Loire, a épousé Mlle Monique Orgeas. Saint-Etienne, le 28 novembre 1964.

DÉCÈS

Notre camarade, Mme Cocheteux, a perdu sa sœur, en religion chez les Dames de Saint-Maur. 5 novembre 1964.

Mme Vve Louis Girard, membre de la Société des Amis de l'A.D.I.R., mère de notre camarade Anise Postel-Vinay, est décédée. Sceaux, le 18 novembre 1964.

DÉCORATIONS

Par décret du 16 novembre 1964, ont été nommées :

Officier de la Légion d'Honneur : Mmes François Andrée ; Sourgens Adrienne ; Blondel Jacqueline ; Leteul Augustine ; Barraud Edith ; David Suzanne ; Petro Paulette ; Gallais Marie-Alice ; Flochay Marie-Anne ; Guyonvach Roland ; Jeantet Marguerite ; Delecluse Raymonde ; Gallais Huguette ; Nuss Fernande ; Hugounencq Suzanne ; Chatel Angélique ; Mauran Juliette ; Maurel Micheline ; Serre Adèle ; Cadennes Marie-Louise ; Pradet Andrée ; Floquet Emilie ; Devillers Madeleine ; Blondeau Marthe ; Munsch-Specht Berthe ; Planchenault Marie ; Masconi Lucie.

Chevalier de la Légion d'Honneur : Mmes Fockenberghé Marceline ; Billard Madeleine ; Piazza d'Olmot-Bizot Renée ; Picart Yvonne ; Fromentin Raymond ; Contrasty Augustine ; Bernard Yvonne ; Guennec Augusta ; Ranchon Marie-France ; Maurel-Salaun Renée ; Rycroft Marie-Céline ; Vogel Germaine ; Albert Christiane ; Perot Marguerite ; Demeusy Eliane ; Bernard Lucie ; Archippe Françoise ; Doucet Marguerite ; Cottet Simonne ; Classen Andréa.

le Gérant-Responsable : G. Anthonioz

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris